

Allez donc, après cela, vous croire l'idole de tout le monde !

Et du fait que vous n'êtes pas le dieu de tous, refusez-vous d'être l'ami de quelques-uns ?

J'irai plus loin.

Si, en agissant ou en écrivant, une seule personne—une seule—devait vous aimer, je dirais : écrivez, agissez ; car un cœur qui aime vaut plus que tous ceux qui n'aiment pas.

En retour, aimez et donnez !

Attala, timide pour elle, ne l'est pas pour les autres.

J'entends qu'elle accueille volontiers, dans sa page, les jeunes plumes désireuses de causer avec des amis inconnus.

Je la félicite chaleureusement.

Favoriser l'éclosion et l'expansion des talents des écrivains en perspective, est une œuvre de justice.

Il ne faut pas craindre l'ombrage qu'un voisin peut nous donner ; il ne faut pas craindre d'être surpassé par un jeune écrivain que nous aurons protégé ; ce serait de la jalousie, de l'égoïsme et de l'orgueil.

S'il nous égale, s'il nous surpasse, sa force, sa gloire rejailliront sur nous. Le bienfaiteur est toujours, et malgré tout, l'auteur du bienfait. Et la reconnaissance n'est pas morte.

Admettons, pour un moment, l'ingratitude de chaque protégé.

femme qui gagne elle-même son pain de chaque jour ; je l'aime aussi quand elle lutte pour les intérêts de la femme dans la société et lorsqu'elle indique le chemin du bonheur dans la famille.

Attala est un porte-étendard des légions féminines.

Elle aime son sexe et le prouve sans exagération.

Belle cause !

Rien qui éclate dans les écrits d'Attala. Le naturel dans la forme est secondé par la précision d'un style simple, uni, sans appareil. Elle ne nous transporte ni ne nous enthousiasme.

En suivant la marche de sa narration, on comprend tout avec facilité : c'est clair et calme. Elle dit ce qu'elle pense sans presque nous émouvoir et sans essayer de convaincre en nous émouvant.

Partage-t-on son idée ? c'est que le raisonnement est juste !

On la croit ou l'on ne la croit pas avec autant d'aisance, pour cette bonne raison qu'elle se contente de mortrer les choses et les faits, laissant chacun libre de conclure à sa propre manière.

Elle expose bien une idée et la développe avec aisance ; elle dit tout ce qu'il faut et rien que ce qu'il faut. Il y a de l'égalité et de la mesure dans ses articles, ce qui prouve de l'observation et une certaine expérience, sans lesquelles on attache une grande importance aux futilités et peu d'importance aux choses qui en méritent. Ce défaut est fréquent surtout chez les novices de l'art.

Mlle Valois affectionne la littérature qu'elle ne peut cultiver autant qu'elle le désirerait.

Bosquet, Lacordaire, Chateaubriand sont ses amis, Lamartine—dont elle procède—me paraît être son auteur de chevet.

Attala, en effet, a le sens de l'harmonie, et un penchant au rêve. C'est sans doute pourquoi elle pleure en entendant une belle voix, en admirant un coucher du soleil. C'est peut-être aussi pourquoi elle a un goût spécial pour les poètes.

Vous dirai-je qu'Attala rime à ses heures ? Et joliment ?

J'ai sous les yeux quelques-uns de ses vers facilement tournés. Ils ont des murmures doux comme des prières à la Vierge. Les grands coups d'ailes y sont rares ; mais il est très agréable d'entendre un gazouillis de ruisseau, une plainte du vent sous la feuille, un baiser d'oiseau sur le bord d'un nid.

Je n'en parlerai pas davantage. Ce serait gâter le plaisir que vous aurez à les voir paraître à divers intervalles dans LE MONDE ILLUSTRÉ. Le court espace alloué à cette esquisse ne me permet pas d'approfondir davantage mon sujet—je le regrette—il est si facile de trouver sans cesse du bon chez la femme...

ANTONIO PELLETIER.

est tenu de suivre les exigences du monde auquel il appartient.

J'admire en outre le touchant enthousiasme et le sensible attachement de Gilberte pour sa place natale : chacun à ses souvenirs et son coin de bonheur.

Je chéris également la mienne, exaltant sans cesse les beautés naturelles de mon île bien-aimée. De sorte que nos "deux villes canadiennes" ont chacune leur charme et leur histoire. Et si Québec impose par ses souvenirs, notre cher Montréal—qui a aussi les siens—et qui, a-t-on dit un jour, revêt "la vive et expressive physionomie de la France, le regard animé, les lèvres riantes," sait inspirer la confiance et commande la sympathie.

Enfin, je dirai à notre fidèle collaboratrice qu'il y a en tout pays de la glace et du feu, ce qui constitue le "froid" et le chaud.

Entendons-nous, n'est-ce pas ?

VIOLETTE.

QU'EST-CE QUE VIEILLIR

Pour un homme qui n'a jamais vécu sérieusement, vieillir c'est regretter sa jeunesse, s'enorgueillir des biens qu'il a amassés, chercher à les accroître encore, et frémir à l'idée d'être forcé de les abandonner bientôt ; c'est n'oser songer au monde inconnu où nous allons tous, c'est s'éloigner de la terre sans se rapprocher du ciel, et pour ainsi dire, marcher à reculons vers l'immortalité ; c'est subir la vieillesse à l'égal d'une honte, s'emballoter dans un frac de jeune homme et masquer de faux cheveux noirs sa tête blanche ; c'est trainer une vie aride que des sentiments élevés ne fécondent point ; c'est ne voir que les maux de son âge et chercher en vain un ciel serein pour les abriter ; c'est regarder les heureux avec envie et composer son chagrin des plaisirs dont ils jouissent ; c'est gagner à tâtons la fin de sa carrière sans être éclairé par la lumière de l'espérance ; c'est passer en tremblant de sa couche dans son cercueil, et des ténèbres du doute à la nuit du tombeau.

Pour l'homme qui aime la vérité et pense, vieillir c'est préparer son âme à quitter sans regrets cette terre, où tant de maux se mêlent à si peu de bien ; c'est bannir de son cœur l'ambition et la cupidité, pour le peupler des plus nobles espérances ; c'est pardonner à ses ennemis d'ici-bas pour obtenir son pardon là-haut ; c'est consoler l'indigence en jetant une goutte de miel dans sa coupe amère ; c'est éclairer de son expérience sa famille et ses amis ; c'est faire de ses cheveux blancs une couronne inspirant le respect et l'amour, et si le destin le fit poète, c'est faire monter la voix de son repentir comme un encens mélodieux vers le ciel où il est près de s'élever lui-même.

Ces deux hommes descendent le fleuve de la vie, mais ils regardent la mort sous un aspect bien différent ; car si, pour le premier, c'est un écueil où sa nacelle va se briser, pour le second c'est un port où l'attendent le calme et la félicité.

PETITE POSTE EN FAMILLE

Mlle M.-A. R.—Article va paraître. Vous avez de l'enthousiasme. A vingt ans, c'est naturel, surtout chez une jeune fille. Oh ! ces jeunes filles ! A bientôt.

Mme P. L., St-Jean.—Je regrette que vos vers ne soient pas dans la note du MONDE ILLUSTRÉ. Merci au revoir.

M. Edgar, Nicolet.—Reçu lettre. Ce sera donc pour une autre fois, puisque vos occupations vous empêchent de venir à nous immédiatement. Au revoir : mieux vaut tard que jamais—pour les bonnes choses.—ANTONIO.

On annonce, pour le 24 courant, le mariage de M. le notaire Z.-N. Raymond, de Saint-Placide, à Mlle Eva Pinard, d'Ottawa.



Photo Quéry, frères
ATTALA (Mlle VALOIS)

TARDIVE RÉPLIQUE

L'aspect progressif que prend chaque jour notre ville semble jeter quelque peu l'effroi dans le cœur de notre sensitive Gilberte qui, à ce sujet, nous a témoigné sa crainte dans son article du 20 juillet, que je voyais, il y a quelques jours, pour la première fois.

Ça lui est "un vrai chagrin, dit elle, de voir ainsi sa chère ville de Québec se moderniser au point de dépasser Montréal."

Ce serait son droit, puisqu'elle est notre aînée ; mais il me semble que c'est là une question à discuter. Quant à nous, nous n'avons qu'à applaudir aux heureuses transformations que subit notre jeune et jolie cité, transformations qui, du reste, s'opèrent infailliblement en tout pays au cours des ans et des siècles. Et puis, comment se plaindre de l'anticipation de notre ville ? Peut-on reprocher à l'enfance de se développer ? Où donc serait l'avenir sans le progrès ?

Ainsi, rassurez-vous, gentille Gilberte, le cœur de vos compatriotes n'est pas encore si "américanisé" qu'il ne puisse désormais se souvenir de ses ancêtres. Ce serait fouler aux pieds les anciennes traditions que l'on vénère, au contraire, malgré tout, et quand même. Mais il en est des pays comme des individus où chacun

Faudrait-il, pour cela, devenir pessimiste ?

Non.

Si l'on oublie que vous avez "fait du bien," vous, en vous-même, vous aurez le bonheur d'entendre une voix qui criera : "Tu as fait le bien."

Pourriez-vous, alors, ne pas aider—même l'ingrat ?

J'ose néanmoins affirmer que les vrais ingrats sont peu nombreux : ce sont plutôt des malreconnaisants.

On s'effraye, en général, sur ce point comme sur tant d'autres.

Mettons un peu de notre cœur dans notre jugement trop sévère et, par ce moyen, la plupart du temps le doute disparaîtra à notre insu.

Le bien se trouve partout ; il suffit d'ouvrir l'œil pour l'apercevoir : ouvrons l'œil !

Mlle Attala traite ordinairement des sujets sérieux et envisage surtout le côté pratique des choses.

Je remarque, dans chacune de ses productions, la note plaintive, un gémissement ; elle est triste.

A t-elle souffert ? Comme Madeleine, a-t-elle prié sur la tombe des siens ?

Qui n'a point pleuré ignore la vie !

Mais il est des êtres de privilège sur qui le Ciel semble frapper avec complaisance : de même un forgeron bat sur l'enclume le fer qu'il veut rendre meilleur.

J'aime encore Attala lorsqu'elle parle du dévouement, de l'abnégation, de l'énergie nécessaires à la